



Le Saint-Siège

VISITE PASTORALE À CASCIA ET À NURSIE (ITALIE)

HOMÉLIE DU PAPE JEAN-PAUL II

Nursie (Italie)

Dimanche 23 mars 1980

1. Gloire à toi, Christ, Verbe de Dieu.

Gloire à toi chaque jour dans cette période bienheureuse qu'est le Carême. Gloire à toi, aujourd'hui, jour du Seigneur et cinquième dimanche après le Carême.

Gloire à toi, Verbe de Dieu, qui t'es fait chair, qui t'es manifesté par ta vie et qui as accompli ta mission sur terre par ta mort et ta résurrection.

Gloire à toi, Verbe de Dieu, qui pénètres au plus intime des cœurs humains et qui leur montres la route du salut.

Gloire à toi dans chaque lieu de la terre.

Gloire à toi dans cette péninsule comprise entre les sommets des Alpes et la Méditerranée. Gloire à toi dans tous les lieux de cette région bienheureuse ; gloire à toi dans chaque ville et dans chaque village où déjà, depuis presque deux mille ans, les habitants t'écoutent et cheminent dans ta lumière.

Gloire à toi, Verbe de Dieu, Verbe du Carême qui est le temps de notre salut, de la miséricorde et de la pénitence.

Gloire à toi pour un *fils illustre de cette terre.*

Gloire à toi, Verbe de Dieu, qu'ici, dans cette localité appelée Nursie, un fils de cette terre —

connu de toute l'Église et du monde entier sous le nom de Benoît — a écouté pour la première fois et accueilli comme lumière de sa vie et également de celle de ses frères et sœurs.

Verbe de Dieu qui *ne passera jamais*, voici que sont maintenant passés mille cinq cents ans depuis la naissance de Benoît, ton confesseur et moine, fondateur d'ordre, patriarche de l'Occident, patron de l'Europe.

Gloire à toi, Verbe de Dieu.

2. Vous me permettrez, chers frères et sœurs d'insérer ces expressions de vénération et d'action de grâces dans les paroles de la liturgie d'aujourd'hui, liturgie du Carême. *La vénération et l'action de grâces* sont la raison de notre présence ici aujourd'hui, celle de mon pèlerinage avec vous, dans ce lieu de la naissance de saint Benoît, pour la célébration du mille cinq centième anniversaire de sa naissance.

Nous savons que l'homme *vient au monde* grâce à ses parents. Nous confessons que venu dans le monde par l'intermédiaire de parents terrestres qui sont le père et la mère il renaît à *la grâce du baptême* en s'immergeant dans l'amour du Christ crucifié, pour recevoir la participation à cette vie que le Christ lui-même a révélée par sa résurrection. Par la grâce reçue dans le baptême, l'homme participe à la naissance éternelle du fils par le père puisqu'il devient fils adoptif de Dieu : fils dans le Fils.

On ne peut pas ne pas rappeler cette vérité humaine et chrétienne au sujet de la naissance de l'homme aujourd'hui, à Nursie, sur le lieu de la naissance de saint Benoît. En même temps on peut et on doit dire qu'avec lui, *naissait, dans un certain sens, une nouvelle époque, une nouvelle Italie, une nouvelle Europe*. L'homme vient toujours au monde dans des conditions historiques déterminées ; le Fils de Dieu aussi est devenu fils de l'homme à une certaine période du temps et c'est grâce à elle qu'il a donné naissance aux temps nouveaux qui sont venus après lui. De la même manière Benoît est né à une certaine époque historique à Nursie et c'est grâce à la foi dans le Christ qu'il a obtenu « la justice qui vient de Dieu » (Ph 3, 9), et qu'il a su inoculer cette justice dans les âmes de ses contemporains et de ses descendants.

3. L'année où, selon la tradition, Benoît vint au monde l'année 480, suit de très près une date fatidique ou plutôt fatale pour Rome : je fais allusion à l'année 476 où, avec l'envoi à Constantinople des insignes impériaux, l'empire romain d'Occident, après une longue période de décadence, connaît sa fin officielle. En cette année s'écroulait une certaine structure politique, c'est-à-dire un système qui avait fini par conditionner, durant près d'un millénaire, le cheminement et le développement de la civilisation humaine dans l'espace du bassin méditerranéen tout entier.

Le Christ lui-même est venu dans le monde selon les coordonnées — temps, lieu, milieu, conditions politiques, etc. — créées par ce même système. La chrétienté aussi, dans l'histoire

glorieuse et douloureuse de « la première Église », que ce soit à l'époque des persécutions ou à celle de liberté qui a suivi, s'est développée dans le cadre de l' « *ordo romanus* », même si elle s'est développée dans un certain sens « malgré » cet « *ordo* », en ce qu'elle avait sa propre dynamique qui la rendait indépendante de cet ordre et qui permettait de vivre une vie « parallèle » à son développement historique.

Même le soi-disant édit de Constantin en 313 n'a pas fait dépendre l'Église de l'Empire : s'il lui a reconnu la juste liberté « *ad extra* » après les sanglantes répressions de l'âge antérieur, il ne lui a pas donné cette liberté « *ad intra* » qui lui était aussi nécessaire et, qui, en conformité avec la volonté de son fondateur, découle de manière indéfectible de l'impulsion de vie qui lui a été communiquée par l'Esprit. Même après cet événement important, qui marque la paix religieuse, l'empire romain a continué à se désagréger : pendant que le système impérial, en Orient, pouvait se renforcer, même par des transformations considérables, en Occident, il s'est affaibli progressivement pour différentes raisons internes et externes dont le choc des migrations des peuples et, dans une certaine mesure, il n'a plus eu la force de survivre.

4. C'est un fait que lorsque saint Benoît est venu au monde, ici à Nursie non seulement « le monde antique s'en allait vers sa fin » (Krasinski, *Irydion*), mais en réalité ce monde avait déjà été transformé : les « *tempora christiana* » avaient pris sa place. Rome qui, pendant un temps, avait été le témoin principal de sa puissance et la ville de sa plus grande splendeur était devenue la « Rome chrétienne ». Dans un certain sens, elle avait été vraiment la ville où s'était identifié l'Empire. La *Rome des Césars* était désormais dépassée. *Elle était demeurée la Rome des apôtres*. La Rome de Pierre et de Paul, la Rome des martyrs dont la mémoire était encore relativement fraîche et vive. Et à travers cette mémoire, la conscience de l'Église et le sens de la présence du Christ auquel tant d'hommes et de femmes n'avaient pas hésité à rendre leur témoignage par le sacrifice de leur vie, étaient vifs.

Voici donc que Benoît naît à Nursie et grandit dans ce climat particulier où la fin de la puissance terrestre parle à l'âme le langage des réalités ultimes, pendant qu'en même temps le Christ et l'Évangile parlent d'une *autre aspiration, d'une autre dimension de la vie, d'une autre justice, d'un autre royaume*.

Benoît de Nursie grandit dans ce climat. Il sait que la pleine vérité sur la signification de la vie humaine, saint Paul l'a exprimée quand il a écrit dans la lettre aux Philippiens : « Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus. » (*Ph* 3, 13-14.)

Ces paroles ont été écrites par l'apôtre des nations, le pharisien converti, qui avait donné de cette manière le témoignage de sa conversion et de sa foi. Ces paroles révélées contiennent aussi la vérité qui retourne à l'Église et à l'humanité au cours de différentes étapes de l'histoire. Dans cette étape où le Christ a appelé Benoît de Nursie, ces paroles préfiguraient l'annonce d'une époque

qui a été précisément *l'époque de la grande aspiration* « vers le haut » derrière le Christ crucifié et ressuscité, précisément comme l'écrit saint Paul : « Le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans l'amour, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts. » (*Ph 3, 10-11.*)

Ainsi donc, au-delà de l'horizon de la mort qu'a subi tout le monde construit sur la puissance temporelle de Rome et de l'Empire, émerge cette nouvelle aspiration : l'aspiration « vers le haut », suscitée par le *défi de la vie nouvelle*, le défi porté à l'homme par le Christ en même temps que l'espérance de la résurrection future. Le monde terrestre — le monde des puissants et des défaits de l'homme — est devenu le monde visité par le Christ de Dieu, le monde soutenu par la croix dans la perspective du futur définitif de l'homme qui est l'éternité : le *règne de Dieu*.

5.b> Benoît a été pour sa génération, et encore davantage pour les générations qui ont suivi, l'apôtre de ce règne et de cette aspiration. Cependant, le message qu'il a proclamé par toute sa règle de vie semblait — et semble encore aujourd'hui — quotidien, commun et presque moins « héroïque » que celui que les apôtres et les martyrs ont laissé sur les ruines de la Rome antique.

En réalité, c'est *le même message de vie éternelle*, révélé à l'homme dans le Christ Jésus, même s'il est *prononcé dans le langage des temps désormais différents*. L'Église relit toujours le même Évangile — Verbe de Dieu qui ne passe pas — dans le contexte de la réalité humaine qui change. Benoît a su interpréter avec perspicacité et de manière certaine les signes des temps de l'époque, quand il a écrit sa règle dans laquelle l'union de la prière et du travail devenait pour ceux qui l'auraient acceptée le principe *de l'aspiration à l'éternité*.

«*Ora et labora* » était pour le grand fondateur du monachisme occidental la même vérité que celle que l'apôtre proclame dans la lecture d'aujourd'hui lorsqu'il affirme avoir accepté de tout perdre pour le Christ : « Je tiens tout désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour lui, j'ai accepté de tout perdre, je regarde tout comme déchet, afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui. » (*Ph 3, 8-9.*)

En lisant les signes des temps Benoît a vu qu'il était nécessaire de réaliser le *programme radical* de la sainteté évangélique, exprimée par les paroles de saint Paul, dans une forme ordinaire, dans les dimensions de la vie quotidienne de tous les hommes. Il était nécessaire que l'héroïque devint normal, quotidien, et que le normal et le quotidien deviennent héroïques. De cette manière, père des moines, législateur de la vie monastique en Occident, il est devenu également indirectement le *pionnier d'une nouvelle civilisation*. Partout où le travail humain conditionnait le développement de la culture, de l'économie, de la vie sociale, il lui ajoutait le programme bénédictin de l'évangélisation qui unissait le travail à la prière et la prière au travail.

Il faut admirer la *simplicité* de ce programme et, en même temps, *son universalité*. On peut dire que ce programme a contribué à la christianisation des nouveaux peuples du continent européen

et, en même temps, il s'est trouvé également à la base de leur histoire nationale, d'une histoire qui compte plus d'un millénaire.

De cette manière, saint Benoît est devenu le patron de l'Europe au cours des siècles : bien avant qu'il le soit proclamé par le Pape Paul VI.

6. Il est le *patron de l'Europe* en notre époque. Il l'est non seulement en considération de ses mérites particuliers envers ce continent, envers son histoire et sa civilisation. Il l'est aussi en considération de la nouvelle *actualité* de sa figure à l'égard de *l'Europe contemporaine*.

On peut détacher le travail de la prière et en faire l'unique dimension de l'existence humaine. L'époque d'aujourd'hui porte en elle cette tendance. Elle se différencie de celle de Benoît de Nursie parce qu'alors *l'Occident regardait derrière lui* en s'inspirant de la grande tradition de Rome et du monde antique. Aujourd'hui, l'Europe a derrière elle la terrible Seconde Guerre mondiale et les changements importants qui ont suivi sur la carte du globe et qui ont limité la domination de l'Occident sur d'autres continents. L'Europe, dans un certain sens, est retournée à l'intérieur de ses frontières.

Cependant, ce qui est derrière nous ne constitue pas l'objet principal de l'attention et de l'inquiétude des hommes et des peuples. Cet objet ne cesse d'être *ce qui est devant nous*.

Vers quoi chemine l'humanité entière liée par les multiples liens des problèmes et des dépendances réciproques qui s'étendent à tous les peuples et à tous les continents ?

Vers quoi chemine notre continent et en lui tous ses peuples et ses traditions qui décident de la vie et de l'histoire de tant de pays et de nations ?

Vers quoi chemine l'homme ?

La société et les hommes au cours de ces quinze siècles qui nous séparent de la naissance de saint Benoît de Nursie sont devenus les héritiers d'une grande civilisation, les héritiers de ses victoires mais aussi de ses défaites, de ses lumières mais aussi de ses obscurités.

On a l'impression d'une priorité de l'économie sur la morale, d'une *priorité du temporel sur le spirituel*.

D'une part, l'orientation presque exclusive vers la consommation des biens matériels enlève à la vie humaine son sens le plus profond. D'autre part, le travail est devenu, dans de nombreux cas, une contrainte aliénante pour l'homme, soumis aux collectifs, et il se détache, presque malgré lui, de la prière, enlevant à la vie humaine sa dimension transcendante.

Parmi les conséquences négatives d'un semblable barrage aux valeurs transcendantes, il y en a une qui est aujourd'hui préoccupante d'une manière particulière : elle consiste dans le climat toujours plus diffus des tensions sociales qui, si fréquemment, dégénèrent en épisodes absurdes de violence terroriste et atroce. L'opinion publique en est profondément secouée et troublée. Seul le recouvrement de la conscience de la dimension transcendante du destin humain peut concilier l'engagement pour la justice et le respect pour le caractère sacré de chaque vie humaine innocente. C'est pour cela que l'Église italienne se recueille aujourd'hui dans une prière particulière et pleine de tristesse.

On ne peut pas vivre pour l'avenir sans comprendre que le sens de la vie est plus grand que celui du temporel, que ce sens est au-dessus de ce temporel. Si la société et les hommes de notre continent ont perdu *l'intérêt pour ce sens, ils doivent le retrouver*. Peuvent-ils, dans ce but, revenir quinze siècles en arrière ? Au temps où naquit saint Benoît de Nursie ?

Non, ils ne le peuvent pas. Le sens de la vie, ils doivent le retrouver dans le contexte de notre temps. Ce n'est pas possible autrement. Ils ne doivent pas et ils ne peuvent pas retourner au temps de Benoît, mais ils doivent retrouver le sens de l'existence humaine tel *qu'il était vécu par Benoît*. C'est seulement alors qu'ils vivront pour l'avenir. Ils travailleront pour l'avenir. Ils mourront dans la perspective de l'éternité.

Si mon prédécesseur [Paul VI](#) a appelé saint Benoît de Nursie le patron de l'Europe, c'est parce qu'il pouvait aider à ce sujet l'Église et les nations d'Europe. Je souhaite de tout cœur que ce pèlerinage d'aujourd'hui sur les lieux de sa naissance puisse servir à cette cause.

© Copyright 1980 - Libreria Editrice Vaticana